

BigMinis

Fétiches de crise

Avec des œuvres de

Julieta Aranda
Carl Andre
Dan Attoe
Gianfranco Baruchello
Marcel Broodthaers
Maurizio Cattelan
Martin Creed
William Daniels
Marcel Duchamp
Gabi Dziuba
Michaela Eichwald
Cédric Eisenring
Michael Fullerton
John Giorno
Ellen Gronemeyer
David Hammons
Richard Hawkins
Karl Holmqvist
David Hominal
Jonathan Horowitz
Dean Hughes
Des Hughes
Patrick Jackson
Paul Johnson

Thomas Julier
Dorota Jurczak
Edward Kay
Klat
John Kleckner
Terence Koh
Elad Lassry
Laurent Le Deunff
Delaine Le Bas
Manuela Leinhoss
Kalup Linzy
Anissa Mack
Daniel McDonald
Roberto Matta
Jason Meadows
Alan Michael
John Miller
Futoshi Miyagi
Katy Moran
Jeanette Mundt
David Musgrave
Philip Newcombe
Rupert Norfolk
Yoko Ono

Catherine Opie
Christopher Orr
Richard Pettibone
Francis Picabia
Pablo Picasso
Paola Pivi
Aida Ruilova
Ed Ruscha
Pamela Rosenkranz
Laurie Simmons
Jim Shaw
Glenn Sorensen
Martin Soto Climent
Tomoaki Suzuki
Akiko & Masako Takada
Yves Tanguy
Tetrapak
Wolfgang Tillmans
Jacques Vaché
Erika Verzutti
Richard Wathen
Eric Wesley
Maximilian Zentz Zlomovitz

spécial: Grace Jones

Dossier de presse



CAPC

musée d'art contemporain
de Bordeaux

BigMinis

Fétiches de crise

19 novembre 2010 - 27 février 2011

Le mini est-il un signe avant-coureur de crise, ou bien un reflet, une conséquence de celle-ci ? Serait-il aussi une réponse efficace et décalée à LA crise ?

Avec l'expo BigMinis, le CAPC se propose d'explorer la fascination singulière qu'exerce l'objet « réduit » à l'heure de la récession.

Alors que la miniaturisation peut évoquer une réduction des coûts, du temps et de l'espace, la production du mini, elle, est stratégique.

Le mini résiste à la réduction. Il existe depuis sa petite taille. Une petitesse insolente qui révèle, dans le contexte économique-culturel actuel, quelques-unes des pathologies capitalistes dans lesquelles le mini s'origine et auxquelles il répond. Le mini, un objet régulateur ?

L'exposition *BigMinis* regroupe les œuvres d'une cinquantaine d'artistes contemporains prêtées par des collections publiques françaises et étrangères, des fondations et collections privées, des galeries et les artistes eux-mêmes. Son propos qui s'origine dans la conjoncture économique actuelle, se déploie sur fond de récession, et interroge, notamment, la notion de « fétiches de crise ».

On pense à tort que dans le mini, tout est proportionnellement réduit : il en irait ainsi de l'idée qui l'anime, comme de son impact. Or l'expérience démontre le contraire.

Le mini perdure et marque. Il résisterait même à la crise. L'exposition est pensée dans cette perspective. Pour rendre le propos dialectique et piquant, des œuvres de grande taille animées par des mini-idées sont aussi montrées, signifiant ainsi que l'impact d'une idée véhiculée par un objet n'est pas proportionnelle à la taille de ce dernier. Autrement dit, que les œuvres de grande taille sont loin d'avoir le monopole des « grandes » idées et que les idées courtes ne sont pas nécessairement proportionnelles à la taille des objets qui les véhiculent.

Compte-tenu des proportions maximalistes du CAPC auxquelles l'exposition répond en partie, un dispositif a dû être inventé, les « bigminis » ne s'exposant pas vraiment comme des standards. La galerie *new formula* du rez-de-chaussée du musée ressemble à un terrain de jeu mental. Et c'est dans une forêt de socles aux allures post-Tetris qu'il faut parfois chercher les œuvres.

Les minis ignorent les canons de l'époque. Uniques, les œuvres d'art minis, si tant est qu'elles soient ainsi catégorisables, sont comme mûes par la vie. Qu'elles soient belles et laides importe peu. Leurs dimensions, leurs matériaux, leurs prouesses techniques et conceptuelles les rendent enviables et attachantes, stimulantes pour l'œil et l'esprit. Elles surprennent et s'imposent. On ne peut rien leur retirer. Elles impactent jusqu'à réveiller la cleptomanie qui sommeille en nous.

Contrairement au *king size*, le mini doit se voir de près. Il présuppose une mise au point, d'où l'emprise qu'il exerce sur la sphère du désir. En même temps, le *petit* fait le vide autour de lui car pour être vu, il a besoin de plus d'espace. Il prend donc plus de place que ce que sa taille laissait supposer, d'où sa capacité à devenir *fétiche*. Le rapport qu'il entretient avec l'environnement (la ville pour la voiture, l'espace d'exposition pour l'objet d'art, la poche pour le tamagotchi, ...) et avec nous, devient alors politique. Après avoir incarné le *boom-object* des pays industrialisés, quand le raccourcissement des jupes et des voitures avait pris la dimension d'un phénomène de société, créant la vogue du mot « mini » en Occident, l'objet compact se mesure aujourd'hui à l'aune du mignon (objet léché superflu, symptomatique), de l'inquiétant (objet sériel, culte, fétichisé) et du résistant (objet critique, *Pear to Pear*, individualiste). On déteste l'aimer et on aime le détester. On le veut en cachette et on ne l'a jamais assez vu.

Le mini contemporain a du *sex appeal*.

Exposition conçue par Alexis Vaillant,
responsable de la programmation au CAPC



Jason Meadows
Hamburger Tower, 2008
 Peinture et spray sur toile
 182 x 61 cm
 Courtesy Corvi-Mora, London
 Photo Marcus Leith



-My son could have done that.
-Well, he didn't.

Paul Johnson
Head, 2010
 Papier mâché
 19 x 14 x 12 cm
 Courtesy Ancient & Modern, London

Dorota Jurczak
Smierdzace Balasem, 2007
 Etron odorant
 Bronze peint
 19.5 x 10.5 x 9cm
 Courtesy Corvi-Mora, London
 Photo Marcus Leith

Karl Holmqvist
Untitled (jokepainting), 2006
 Sérigraphie sur toile
 70 x 100 cm
 Courtesy Galerie Giti Nourbakhsh, Berlin
 Photo Matthias Kolb

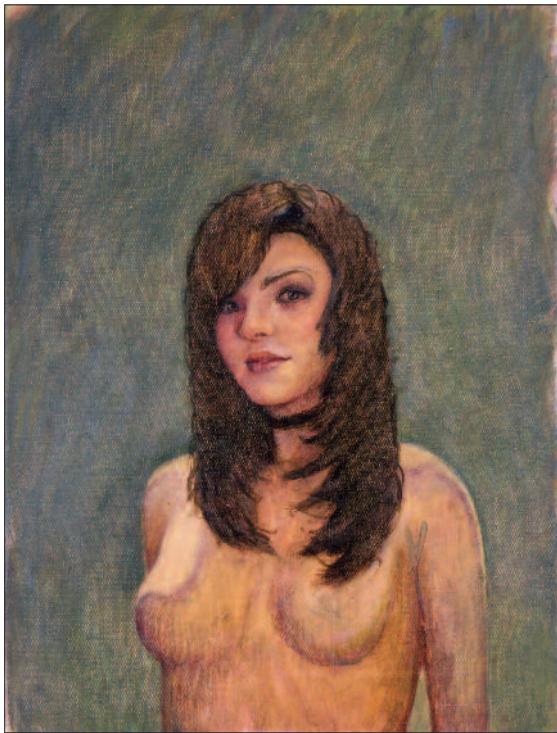


Gabi Dziuba
Jewels, 2009
 Dimensions variable
 Courtesy Giti Nourbakhsh, Berlin
 Photo Thomas Gaska

Anissa Mack
Untitled (Pumpkin), 2007
 Bronze peint et magazines
 22,8 x 30,5 x 30,5 cm
 Courtesy Laurel Gitlen / Small A Projects, New York

Eric Wesley
Lexus, 2009 (détail)
 Décalcomanie sur moulage de modèle réduit
 8 x 30 x 13 cm
 Courtesy Maureen Paley, London

Jonathan Horowitz
The Governator, 2003 (détail)
 Impression à jet d'encre
 7 éléments de 28,5 x 22,5 x 2,5 cm
 Collection migros museum für gegenwartskunst Zürich
 Photos A. Burger, Zürich



Michael Fullerton

Rupert Murdoch's Third Wife (Wendy Deng), 2007
Huile sur toile
60 x 45 cm
Peter Peri Collection, London
Courtesy the artist and Carl Freedman Gallery, London
Photo Andy Keate

Daniel McDonald

Forced To Sell Artwork From Personal Collection In Order To Offset Living Expenses / Economic Collapse Limits Resale Opportunities (Gizmo), 2008
Techniques mixtes
31.75 x 8.9 cm
Josef della Nogare Collection, Bolzano
Courtesy of GaGA, Mexico City
Photo Wiley Hoard

Philip Newcombe

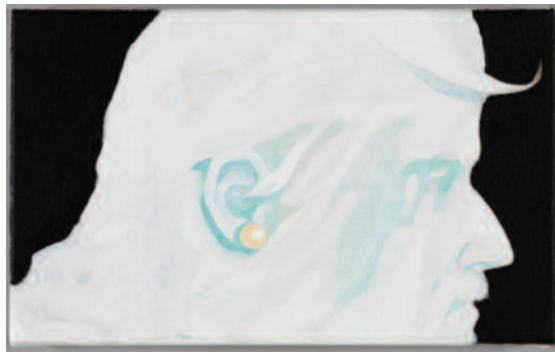
Queen Bitch, 2010
Mégot, scotch
Courtesy the artist, London

Dean Hughes

Boxes, 2008
Carton
16 x 15 x 6 cm
Maris Stenfors Collection, London
Courtesy the artist, Edinburgh

Akiko & Masako Takada

Shopping Bag, 2008
Emballage de chewing-gum
3.4 x 2.3 x 1 cm
Courtesy of the artists, Tokyo



Des Hughes

Angry Pins, 1999
 Résine, poudre de laiton
 5 x 0,5 x 0,5 cm
 Courtesy Ancient & Modern, London

Michaela Eichwald

Hand Bedeutungsproduzent, 2010
 Lentilles, thermomètre, aiguilles, peigne, craie, nouilles chinoises,
 germes de pommes de terre et élastique dans résine, métal, laque
 30 x 10 x 12 cm
 Courtesy Vilma Gold, London

Glenn Sorensen

A Treat, 2008
 Huile sur toile
 19 x 31 cm
 Courtesy Corvi-Mora, London
 Photo Marcus Leith

Richard Wathen

Llareggub, 2009
 Huile sur lin sur aluminium
 225 x 180 cm
 Collection particulière, London
 Courtesy Max Wigram, London

Richard Pettibone

Frank Stella Yagd II, 1968-69
 Acrylique sur toile
 30 x 15 cm
 Collection particulière, Paris
 Photo Aurélien Mole

Se plaindre est une très importante forme de plaisir

Entretien de Aaron Schuster par Maša Ogrizek

M.O. : Le but principal de la psychiatrie est de guérir, de redonner la santé mentale, la “normalité”. Aujourd’hui, on obtient cela principalement par les médicaments, qui sont devenus une grosse industrie.

A.S. : L'industrie pharmaceutique modèlè activèment notre comprèhension de la maladie mentale et crée de nouvelles catégories cliniques basées sur la découverte de nouveaux produits chimiques. De nos jours, les problématiques de la maladie mentale, du remède et de la recherche pharmaceutique ne font plus qu'une. Avec l'explosion des traitements antidépresseurs, tout le monde a découvert qu'il était plus ou moins déprimé. Cependant, je ne crois pas que les maladies mentales soient inventées de toutes pièces. Certains constructivistes culturels diraient que ces catégories n'ont aucun sens et sont créées comme des moyens de contrôle social et à but lucratif. Il s'agit là d'une erreur, bien qu'il soit clair que notre comprèhension de la maladie mentale est énormément influencée par les médicaments que l'on met en vente pour la guérir.

Au premier abord, il semblerait que la société soit devenue plus tolérante à l'égard de la maladie mentale. Toutefois, nous ne la reconnaissons et ne l'acceptons que pour la guérir. D'une certaine manière, alors que la limite entre normalité et maladie mentale devient de plus en plus floue, elle se renforce également.

Je suis d'accord. Il existe ici une drôle de coïncidence entre deux conceptions apparemment opposées. L'une est l'idée freudienne que tout le monde est malade et que la folie n'est pas une chose que l'on peut simplement éradiquer, mais avec laquelle il faut apprendre à vivre d'une manière ou d'une autre. L'autre idée est que nous avons tous ces nouveaux traitements, notamment les cachets, pour éradiquer nos problèmes. Alors, en effet, nous avons laissé place, dans notre culture, à l'obsession de traquer toutes sortes de pathologies différentes – troubles du sommeil, dépression, dysfonctionnements sexuels, tout ce qui est possible et imaginable.

Nous ne reconnaissons nos problèmes que pour les éliminer...

Même pas pour les éliminer. Une personne « normale » ferait un mauvais consommateur. L'objet de ces traitements médicamenteux est de créer une angoisse – je ne dors pas huit heures par nuit, donc je devrais peut-être prendre un cachet, alors que cinq heures seraient sans doute suffisantes. Ces campagnes génèrent donc une angoisse et un nouveau besoin, ce que fait toujours le capitalisme – créer de nouveaux désirs.

... Et renforcer les normes.

Bien sûr, s'il était possible d'énumérer ces normes et si quelqu'un était capable de les appliquer, ce serait un véritable cauchemar – dormir huit heures par nuit, toujours de bonne humeur, toujours capable d'entrer en érection... Horrible !

Comme vous l'avez fait remarquer, Freud lui-même rejetait la distinction faite entre la santé et la maladie mentale.

L'argument de Freud, à savoir qu'il y a une continuité entre la normalité et la pathologie, est vraiment radical, parce qu'il remet en question l'idée d'une sorte de norme de santé fixe. Et, en effet, d'un point de vue psychanalytique, nous sommes tous plus ou moins malades, nous pouvons tous nous identifier à la névrose et même, jusqu'à un certain point, à la psychose. D'un autre côté, la façon dont la culture a exploité cette idée est extrêmement ironique : si nous sommes tous malades, cela veut dire que nous devons constamment être en thérapie, faire un travail sur nous-mêmes, se sentir mieux. Et beaucoup d'industries se réjouissent de s'occuper de nos divers tics et problèmes mentaux... La culture a donc perverti l'idée radicale d'un idéal de thérapie perpétuelle, une problématique déjà présente chez Freud.

Nous avons maintenant le phénomène Oprah Winfrey, et tout ce discours et cette culture du développement personnel.

Prenons le cas précis de la dépression. Il succéda dans les années 80 aux catégories cliniques plus anciennes, comme la névrose et l'hystérie. Aujourd'hui, tout le monde est déprimé ou au moins un peu déprimé. Il y a là quelque chose de grave. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'une maladie socialement générée, car il y a, disons, une véritable dépression. Pour les psychanalystes, la dépression est une maladie narcissique, car elle signifie que vous êtes coincé avec vous-même, obsédé par vous-même, mais en même temps – et c'est là que c'est effrayant – le moi est complètement vide. Rien ne vous paraît vraiment intéressant, vous ne pouvez vous investir dans aucune activité, peut-être que le monde vous tente encore vaguement mais vous n'arrivez pas à échapper à votre moi stupide qui est devenu totalement inintéressant et vous accable d'un ennui sans fin. Si l'on regarde la culture pop, elle ne cesse de parler du moi. Tout, de l'art à la vie, jusqu'à la politique, est réduit à des expressions ou à des réflexions sur le moi. Et bien entendu, nous finissons par créer une culture complètement ennuyeuse et dépressive. A la fin, le moi est vraiment inintéressant. Vous n'êtes heureux dans la vie que lorsque vous vous oubliez. Un philosophe dans une bibliothèque est l'image parfaite du bonheur : perdu dans ses pensées, plongé dans une pile de livres. Mais les gens pensent constamment à eux-mêmes, parlent d'eux-mêmes et veulent généralement être quelqu'un – voilà le modèle de la dépression.

Dans l'un de vos textes, vous avez fait allusion à l'hypochondrie comme une forme de plaisir.

Cela vous semble-t-il en quelque sorte lié à ce phénomène d'obsession personnelle ?

Ce qui est intéressant dans l'hypochondrie est qu'il s'agit d'une expérience très grave et douloureuse. Mais il y a un plaisir spécifique dans l'hypochondrie, c'est que la personne se perd en se plaignant. Le véritable plaisir de l'hypochondriaque est d'expliquer à quelqu'un à grands renforts de détails ce qui se passe dans son corps, les diverses douleurs, etc. En fait, l'autre personne n'a même pas à répondre,

il ou elle doit juste être présente. Cela arrive, assez fréquemment d'ailleurs, dans des contextes totalement opposés. On a souvent besoin de la présence de l'autre pour pouvoir se « parler à soi-même », car il est impossible d'y arriver de façon directe. Il faut passer par l'intermédiaire de l'autre, s'adresser à une autre personne, mais ce recours est une sorte de leurre. Dans de telles circonstances, l'autre n'est pas sollicité pour répondre ; finalement, il doit juste se taire.

Je me rends compte que ce que je vais dire est peu romantique – mais cela a presque l'air de la formule d'une bonne relation. Il faut juste parfois faire semblant d'écouter...

L'hypocrisie – comme faire semblant d'écouter – est un aspect très important de nos relations sociales, et sans elle nous ne pourrions pas nous entendre du tout. On dit toujours que l'on doit écouter l'autre, essayer de comprendre l'autre. Je crois que le modèle des bonnes relations est en fait celui de monologues imbriqués ; je crois qu'il n'existe pas du tout de véritable dialogue dans la vie. Je veux dire que l'on n'écoute pas vraiment et que l'on ne répond pas exactement à ce que l'autre personne dit. Si vous avez de la chance, vous et votre partenaire prononcez vos monologues et, par hasard, ceux-ci réussissent à se croiser sur certains points. Là, c'est magique.

Il faut être assez rationaliste pour accepter cette idée, qui n'est pas très romantique.

Et pourtant elle l'est. Freud avait une très jolie définition de l'amour – que l'on présente des symptômes mutuellement compatibles.

Alors à quoi ressemblerait un couple de deux hypochondriaques ?

Ce serait un couple merveilleux. Ils parleraient continuellement de leurs propres maladies, un couple parfait. Se plaindre est une forme de plaisir très importante qui a été dévaluée par la culture chrétienne, surtout la culture protestante. Ils n'ont pas compris la nécessité de se plaindre pour être heureux. En d'autres termes, le problème lorsque l'on est heureux est que l'on ne peut plus se plaindre de rien et, par conséquent, on ne se sent plus heureux.

Pensez-vous qu'il existe une relation mutuelle entre une forme spécifique de maladie mentale et un cadre historique plus large ?

Il y a toujours quelque chose de trop bon ou de trop mauvais dans l'esprit humain, ce qui mène forcément à des dysfonctionnements et ruptures en tous genres. Mais les formes spécifiques que revêtent ces pathologies sont toujours déterminées, dans une période historique, par la culture. Elles reçoivent une sorte de coloration culturelle. Il y a une folie intrinsèque à une espèce, je veux dire du point de vue biologique, mais cette folie est toujours également articulée de façon symbolique. On pourrait dire que la maladie mentale est à la fois naturelle et artificielle.

Y a-t-il une pathologie spécifique à notre culture ?

Il existe de nos jours une sorte de dépression socialement obligatoire, qui consiste en l'impératif de s'exprimer, surtout sur comment on se sent. Mais je ne sais pas comment je me sens. En fait, personne ne sait comment il se sent vraiment. Voilà ce qui est réprimé dans la culture contemporaine, ce qui a fait des sentiments la mesure même de l'authenticité personnelle. Les concepts sont compliqués, la parole est ambiguë, les mots peuvent tromper, mais il y a quelque chose d'absolument certain : les sentiments. C'est le grand mensonge aujourd'hui. Les sentiments sont complètement amorphes et trompeurs ; nous ne savons pas vraiment ce qu'ils sont mais nous en parlons beaucoup, alors ils doivent bien exister, n'est-ce pas ?

Dans votre conférence, vous dites que vous n'êtes pas d'accord avec Deleuze qui fait un lien entre le

capitalisme et le patriarcat. Vous affirmez le contraire : que le capitalisme lui-même a affaibli le patriarcat.

Il existait autrefois cette idée selon laquelle le capitalisme avait besoin d'un modèle familial stable pour se reproduire, ce qui revient à réaffirmer des divisions strictes entre la mère, le père et l'enfant. Mais ce n'est pas vrai. Le capitalisme est incroyablement pervers et se plaît à décomposer la famille comme tout autre type de structure sociale afin de créer de nouveaux consommateurs. Le capitalisme renforce la désœdipalisation. Qu'avons-nous aujourd'hui ? Il semblerait que la figure forte du père ait disparu et que nous devions tout négocier. Nous avons glissé d'une société basée sur l'autorité vers une société basée sur une négociation constante. Cela représente sans doute une forme de progrès, mais cela crée aussi de nouveaux problèmes et angoisses. L'institution ouverte, libérale et tolérante est une autre espèce de monstre. **Cela expliquerait une certaine nostalgie pour un « bon vieux totalitarisme » ?**

Oui. Même Obama en est un bon exemple. Il a une attitude très libérale dans sa façon de négocier, d'écouter les voix des autres, d'inclure dans la coalition le plus de personnes possible, de sorte que nous devons même écouter de stupides Républicains... Mais en fait, la gauche rêvait d'un fasciste de gauche, de quelqu'un qui ne prendrait des mesures que pour régler le cafouillage Bush. Il y a donc une nostalgie pour cette véritable figure autoritaire.

Vous avez choisi le plaisir comme sujet de votre thèse de doctorat, intitulée *The Trouble With Pleasure: Philosophy and Psychoanalysis (Le problème du plaisir : philosophie et psychanalyse)*. Pourquoi ?

Je me suis beaucoup intéressé – et je ne pensais pas que cela avait été traité auparavant – à une véritable analyse philosophique du concept de plaisir et à son histoire. J'ai commencé par la fin, pour ainsi dire, en relisant Freud. Lorsque Freud parle de *désir*, il en donne en fait plusieurs définitions, qui changent au fil de ses écrits et se contredisent même les unes les autres. Je me suis mis à démêler les différentes notions de plaisir dans le travail de Freud, et je me suis rendu compte que sa théorie récapitulait, implicitement, un grand nombre des différents concepts de plaisir et les débats qu'il a engendrés dans l'histoire de la philosophie. Finalement, je suis revenu à Platon et Aristote et j'ai parcouru toute la tradition.

Et ce travail vous a plu ?

Enormément. Trop, en fait. Il m'a fallu de nombreuses années pour finir ma thèse et, bien sûr, j'étais très triste lorsqu'elle fut achevée, le plaisir s'arrêtant là aussi.

Dans la vie de tous les jours, le terme de plaisir est souvent associé à celui d'hédonisme, en opposition à l'ascétisme. Toutes les publicités se basent sur le commandement : Faites-vous plaisir !

Il nous faut être vigilants. La publicité, ce n'est pas le plaisir, mais des *images* de plaisir, ce qui est complètement différent. La publicité est perverse d'une manière très précise, à savoir que l'idée du plaisir est plus importante que le plaisir lui-même et devient une autre source de plaisir – celui de contempler le plaisir. C'est quelque chose de très intéressant dans le désir humain – nous préférons consommer des images de plaisir plutôt que d'en faire l'expérience, et c'est sur cela que se base la publicité, cette forme « supérieure » de plaisir.

Cela me fait penser à la blague dans laquelle un homme couche avec une très belle femme sur une île déserte et reste pourtant très malheureux, car il n'a personne à qui s'en vanter. Le vrai plaisir n'est pas de faire l'amour mais d'en parler après.

Lorsque les gens parlent de plaisir, y compris dans la philosophie, tout le monde est pour : qui n'aime pas le plaisir ?! C'est sexy. Mais la vérité est que les gens, bien qu'aimant l'idée de plaisir, sont beaucoup moins attirés par le plaisir lui-même.

Comment cela se fait-il ?

Parce que plaisir rime avec perte de soi, perte du contrôle de soi. On ne sait pas où il va nous mener, on ne dirige plus rien. Et c'est précisément cette disparition du moi qui peut générer de l'angoisse. Cette angoisse est au centre de la perversion. Les gens associent typiquement la perversion à l'indécence, à l'excitation, à briser les tabous, etc. Mais, d'un point de vue plus technique, les pervers sont des personnes exceptionnellement impeccables avec une mentalité théorique. Le fantasme élémentaire du pervers est de se voir prendre du plaisir, c'est à dire d'être présent en tant que sujet au moment où il faut se « lâcher », disparaître dans le flot d'activité. Le pervers ne supporte pas l'aspect impersonnel du plaisir, la perte temporaire de soi dans le jeu des organes et des pulsions anonymes qui définit le plaisir sexuel « normal ». Ils veulent tout diriger, contrôler, arranger et dirigeant même leur propre soumission.

Vous avez nommé cette forme de plaisir actuelle « hédonisme antiseptique ».

Il y a une forme d'hédonisme socialement acceptable, un genre d'hédonisme « sain ». Tout le monde parle encore de Mai 68, cette époque de tabous brisés, d'amour libre, de révolution sexuelle, de radicalisme politique ; elle est considérée comme un important moment de libération – *jouissez sans entraves !* – qui fut plus tard réprimé et normalisé. Mais à mon avis, l'époque qui incarne vraiment le plaisir pour nous n'est pas la fin, mais le début des années 60. C'était une période où les tabous étaient encore en vigueur et où les gens savaient garder les secrets – avant la culture de la confession. Cigarettes, alcool et harcèlement sexuel continus... mêlés à une vague prise de conscience que les choses allaient changer radicalement, que la fin du monde approchait. On a assisté à une sorte de mouvement biblique inversé des années 60 à nos jours. Au lieu de passer du Jardin d'Eden au péché, nous étions dans le péché et, maintenant que nous sommes tombés dans le Jardin d'Eden, nous n'en sommes pas si heureux.

Il reste une croyance selon laquelle la « droite » politique est conservatrice, qu'elle réprime le plaisir, alors que la « gauche » est plus libérée, qu'elle prend du plaisir.

Il s'agit là d'un fort cliché : que la droite politique réprime le plaisir, surtout le plaisir charnel, et que la gauche prend le parti de sa libération. Bien entendu, c'est en partie vrai. La répression est responsable de tous les scandales sexuels notoires qui infestent l'Eglise ou le parti Républicain aux Etats-Unis ; ce n'est pas seulement accidentel que des prêtres pédophiles ou des hommes politiques homophobes fréquentent des prostitués, ce sont des symptômes structurels. Toutefois, je pense que, pour aller à l'encontre un certain radicalisme des années 60, il est important d'insister sur le fait que le plaisir n'est pas en lui-même une caractéristique politique progressiste. Il n'y a rien d'intrinsèquement gauchiste dans le plaisir. En effet, si l'on regarde autour de soi, l'inverse est d'autant plus vrai. Si quelqu'un de nos jours est bien du côté du plaisir, c'est l'extrême droite. Ils satisfont leurs désirs, se laissent aller à un grand plaisir populiste. La gauche est généralement paralysée face à cette liesse réactionnaire.

Certaines formes culturelles de plaisir ont-elles, selon vous, changé de façon significative à travers l'histoire ?

Lacan s'est plaint, notoirement, de l'incapacité de la psychanalyse à inventer une nouvelle perversion. En parallèle, Aldous Huxley a écrit dans les années 30 un essai intéressant intitulé *Wanted : A New Pleasure*. Son argumentation consiste à dire que le plaisir n'a pas changé depuis l'époque Grecque ou Romaine, ou même plus tôt. A travers l'histoire, nous avons toujours ressenti exactement le même plaisir, et son seul changement réside dans les formes et déterminations culturelles ; la télévision au lieu des jeux du Colisée, par exemple. Huxley suppose qu'une révolution dans le plaisir ne serait rendue possible que par l'invention d'une drogue miracle sans effets secondaires : l'ecstasy sans la retombée. Je pense que ce qui se passe aujourd'hui dans le domaine de la neuroscience fascinerait vraiment Huxley, la possibilité de provoquer directement du plaisir par stimulation neuro-électrique. Au lieu du même plaisir articulé selon de différentes formes de culture, nous sommes confrontés à la possibilité d'un plaisir sans aucune détermination culturelle. Tout simplement de l'ecstasy machinale, du pur plaisir cérébral.

Y a-t-il une asymétrie entre la façon dont l'homme et la femme prennent du plaisir ?

Les hommes sont convaincus que les hommes et les femmes prennent du plaisir de façons complètement différentes et les femmes ne s'intéressent même pas à la question.

La raison est peut-être que les hommes craignent que leur plaisir soit moindre – souvenez-vous du mythe de Tirésias qui raconte que si le plaisir sexuel était divisé en dix parties, l'une irait à l'homme et neuf à la femme.

L'homme se préoccupe du plaisir de façon très phallique : sur la taille, est-elle plus grande ou plus petite, qui prend le plus de plaisir, est-ce que je peux en contrôler l'apparence, en suis-je la cause ? etc. Ce sont des obsessions typiquement masculines. Les femmes trouvent cela stupide et se moquent généralement de nous à ce sujet.

Et quelle serait, selon vous, la plus haute forme de plaisir ?

Le plus grand plaisir est la philosophie. Lire toute la journée, assis dans une bibliothèque, est le rêve suprême.

Est-ce votre préférence personnelle ou pensez-vous cela de façon générale ?

Ce qui m'attriste est qu'aujourd'hui, à l'époque moderne, je dois dire cela de façon subjective, mais à l'époque Grecque c'était complètement objectif. Le plaisir philosophique était la plus haute forme de plaisir, pas une préférence personnelle, il était inscrit dans l'Être lui-même, dans la structure même du cosmos. La meilleure théologie philosophique jamais inventée fut celle d'Aristote. Dieu pense tout le temps et prend beaucoup de plaisir et tous les autres êtres de l'univers sont si impressionnés qu'ils ne peuvent que graviter autour de lui. C'est complètement surréaliste ! C'est ma théologie préférée.

Ce n'est pas un peu autiste ?

Si. Mais le plaisir est autiste. Je ne veux pas dire que l'on ne peut pas partager le plaisir ; en effet, de nombreux plaisirs sont très sociaux et impliquent d'autres personnes. Mais il y a toujours un moment crucial où le plaisir vous déconnecte complètement de vous-même, de l'autre, du monde, de tout.

(Entretien publié pour la première fois en Slovène dans *Dnevnik*, 26 juin 2010, pp.10-12)

Evènements

D'une minuscule incision dans le réel.

Par Corinne Atlan, Haïku master
et traductrice du japonais
Mercredi 1^{er} décembre 2010, 19h
Dans l'exposition *BigMinis*
Rez-de-chaussée du CAPC

Les minis, des objets intrépides?

Par Claire Moulène, critique d'art aux *Inrocks*
19 janvier 2011, 19h
Auditorium du CAPC

The Music of Regret, 2006.

Projection du film de Laurie Simmons
Mercredi 2 février 2011, 19h
avec Meryl Streep, Adam Guettel, Tony Nation
& the nervous puppets
Courtesy Salon 94, New York
Auditorium du CAPC

Edition

BigMinisBook

10,5 x 7 cm
300 pages, 160 illustrations quadri
Français / Anglais
Direction d'ouvrage Alexis Vaillant
Contributions de Bruce Hainley, Jennifer Higgle,
Claire Moulène, David Musgrave, Aaron Schuster,
Alexis Vaillant
Co-édition et distribution Sternberg Press, Berlin,
New York
Prix public 18 €

Contacts presse

- Claudine Colin Communication
Sandrine Mahaut
sandrine@claudinecolin.com
Tél. +33 (0)1 42 72 60 01
- Mairie de Bordeaux
direction de la Communication, service de presse
Tél. +33 (0)5 56 10 20 46
- CAPC musée d'art contemporain
François Guillemeteaud
f.guillemeteaud@mairie-bordeaux.fr
capc-com@mairie-bordeaux.fr
Tél. +33 (0)5 56 00 81 70

Autres expositions

CAPC, ou la vie saisie par l'art

Jusqu'au 21 novembre 2010

Robert Breer, Sculptures Flottantes

Du 19 novembre 2010 au 27 février 2011

Jean-Paul Thibeaudeau : Méta-archives 1

Anarchives fragmentaires et énigmatiques
Du 8 octobre 2010 au 3 avril 2011

CAPC

musée d'art contemporain
Entrepôt Lainé. 7 rue Ferrère
F-33000 Bordeaux
Tél. +33 (0)5 56 00 81 50
Fax. +33(0)5 56 44 12 07
capc@mairie-bordeaux.fr
www.rosab.net
www.capc-bordeaux.fr

Accès Tram

Ligne B, arrêt CAPC
Ligne C, arrêt Jardin Public

Horaires

11:00 – 18:00 / 20:00 les mercredis
Fermé les lundis et jours fériés

Visites commentées

16:00, les samedis et dimanches
Sur rdv, pour les groupes
Tél. +33 (0)5 56 00 81 78

Le Salon

14:00 – 18:00 / 20:00 les mercredis
Fermé les lundis

La Bibliothèque

Du mardi au vendredi
14:00 – 18:00
Tél. +33 (0)5 56 00 81 59

Le Café Andrée Putman

11:00 – 18:00 / 20:00 les mercredis
Fermé les lundis et jours fériés
Tél. +33 (0)5 56 44 71 61

arc en rêve centre d'architecture

Tél. +33 (0)5 56 56 78 36
info@arcenreve.com

Partenaires BigMinis

smart Bordeaux
Château Chasse-Spleen
20 minutes
Mouvement

Partenaires CAPC

The Regent Grand Hôtel Bordeaux
iConcept
Air France
Lyonnaise des eaux
Wit FM

page de garde
David Musgrave
Animal, 1998
Techniques mixtes
22 x 14 x 3 cm
Courtesy greengrassi, London. Photo : Marcus Leith

